



LIONCEAU FILMS ET PATHÉ
PRÉSENTENT

LE *Temp* DES *Secrets*

UN FILM DE CHRISTOPHE BARRATIER

DURÉE DU FILM : 108 MINUTES

AU CINÉMA LE 23 MARS



DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS AG
NEUGASSE 6, 8005 ZÜRICH
TÉL. : 044 277 70 83
VERA.GILARDONI@PATHEFILMS.CH

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE EN LIGNE SUR
WWW.PATHEFILMS.CH

PRESSE

JEAN-YVES GLOOR
151, RUE DU LAC, 1815 CLARENS
TÉL. : 021 923 60 00
JYG@TERRASSE.CH

Synopsis

Marseille, juillet 1905. Le jeune Marcel Pagnol vient d'achever ses études primaires. Dans trois mois, il entrera au «lycée». Trois mois... une éternité quand on a cet âge. Car voici le temps des vacances, les vraies, les grandes ! Enfant de la ville, ce retour tant attendu à ses chères collines d'Aubagne et d'Allauch, celles de «La Gloire de mon père» et «Le Château de ma mère» le transporte de bonheur. Il y retrouve la nature, les grands espaces et surtout son ami Lili toujours prêt à partager de nouvelles aventures, à l'âge où le temps de l'insouciance laisse place à celui des secrets.



ENTRETIEN AVEC
Christophe Barratier



Comment est né le désir d'adapter Pagnol au cinéma ?

De la productrice Hélène Cases, que je ne connaissais pas, mais qui a eu le bon goût de penser à moi ! Sans doute a-t-elle pensé que j'avais le profil pour m'intéresser à cet univers et que j'avais démontré une certaine prédilection pour le monde de l'enfance. Flair ou prémonition, je ne sais pas, mais elle avait frappé à la bonne porte, car la découverte de Pagnol remonte à mon plus jeune âge. Ma grand-mère maternelle, Marie Simonet, une comédienne qui a connu une belle carrière au théâtre avant-guerre – avait elle-même joué ses pièces à de nombreuses reprises. Les murs de son appartement – dans lequel j'ai vécu jusqu'à mes 8 ans – étaient constellés de photos avec Charpin, Henri Poupon et même Raimu. Grâce à elle, j'ai découvert LE SCHPOUNTZ, LA FILLE DU PUISATIER, LA FEMME DU BOULANGER et la trilogie des MARIUS. Ce qu'il n'avait pas filmé, elle me le lisait, notamment « Les souvenirs d'enfance ». Ses personnages m'étaient familiers, ses répliques fameuses faisaient partie de mon répertoire. Grâce au soutien précieux de Jérôme Seydoux et de l'équipe de Pathé, nous avons pu faire naître le projet dans la confiance et l'harmonie.

Qu'est-ce qui vous intéressait particulièrement dans LE TEMPS DES SECRETS ?

Précédé de « La Gloire de mon père », du « Château de ma mère » et suivi du « Temps des amours », ce récit est le troisième tome des « Souvenirs d'enfance », l'époque où le petit Marcel quitte le monde de l'enfance pour entrer dans celui de l'adolescence, le temps de nos premiers secrets mais aussi celui où l'on découvre que les adultes, malgré leurs injonctions – ne pas mentir, obéir, se conduire honnêtement etc... – sont loin de suivre leurs propres recommandations. Marcel découvre que les adultes aussi peuvent mentir, dissimuler, mal se conduire et, comme lui, cacher des secrets. C'est aussi l'âge des premiers émois amoureux, ceux qui font chavirer dans un curieux mélange de force et de fragilité avec un zeste d'ingratitude. Les premières amitiés se fracassent souvent à ce moment-là, de même que naissent les premiers vrais conflits avec nos parents.

Vous êtes-vous accordé certaines libertés pour adapter l'œuvre ?

Le fait que le récit ne soit pas bouclé était le problème majeur de l'adaptation. Il fallait donc revoir toute la structure pour lui donner une cohérence dramaturgique. Ensuite, trouver au personnage un objectif clair et une intrigue générale, alors que le récit

relève davantage de la chronique. Muscler certaines péripéties, charmantes à l'écrit, mais un peu faiblardes à l'image, tout en restant fidèle à l'univers pagnolesque. J'ai aussi puisé certains éléments ou traits de caractère dans d'autres œuvres de Pagnol. Le petit Marcel présente, par exemple, un fort besoin d'émancipation, une forme d'arrogance que l'on retrouve dans LE SCHPOUNTZ.

Je me suis servi de nombreux détails en germes dans le récit pour renforcer des intrigues ou des éléments de caractérisation, comme la fâcherie avec Lili ou le conflit avec ses parents, bien plus corsés que ce qu'en écrit Pagnol. De la chasse au fameux « serpent de Pétugue » qui hante les collines, j'ai fait une véritable chasse au fantôme, versant dans le fantastique « à la Harry Potter ». Même chose pour cette association féministe avant l'heure, à laquelle appartenait la tante Fifi, qui était à peine effleurée par Pagnol et que j'ai développée en une vraie sous-intrigue, non par opportunisme ou volonté artificielle de moderniser mais pour donner davantage d'épaisseur au personnage d'Augustine, la mère de Marcel. On la sait dévouée, raisonnable, prévenante, mais une mère idéale dans la vraie vie n'est pas forcément idéale dans une fiction. Après s'être dédiée à élever trois beaux enfants, il m'a semblé intéressant qu'elle cherche à donner un nouveau sens à sa vie en s'engageant pour une cause, en l'occurrence le combat pour le droit des femmes, encore balbutiant à l'époque et particulièrement mal vu. D'autant que sa maladie, dont elle dissimule la gravité à son entourage, lui donne un sentiment de précarité. Lorsque par amour, son mari Joseph l'encourage dans cette voie au mépris du qu'en dira-t-on, le couple révèle un courage qui bouleverse le jeune Marcel et le réconcilie avec ses parents.

Comment fait-on pour créer des péripéties en gardant un ton aussi singulier que celui de Pagnol ?

Je n'irais pas jusqu'à prétendre que je pouvais « penser Pagnol », mais au moins à percevoir ce qui lui était étranger ou non. De là sont venues des scènes comme celle où les hommes dissertent sur les échanges de regards avec la boulangère. Elle n'existe pas dans le récit mais il me semble que les deux frères du SCHPOUNTZ, incarnés par Fernandel et Jean Castan, auraient très bien pu avoir ce genre de conversation. Par ailleurs, nous avons de très bonnes relations avec Nicolas Pagnol, petit-fils et ayant droits de l'auteur, et comme c'est un homme très ouvert à la discussion, je savais que je pourrais me tourner vers lui en cas d'hésitation. Et lorsqu'en relisant des interviews, j'ai découvert qu'à la question « tous vos souvenirs sont-ils vrais ? » Pagnol avait répondu « tous les détails le sont », j'ai pu comprendre que lui-même s'était autorisé une marge de liberté.



Aviez-vous le souci de moderniser certains aspects de l'œuvre pour que les enfants d'aujourd'hui puissent s'identifier à Marcel ?

Non, cela aurait été inutile, car par leur caractère intemporel, ces histoires parlent aussi bien aux enfants d'hier qu'à ceux d'aujourd'hui. L'amitié, l'amour, la famille, les aspirations à la liberté, à l'autonomie, à l'aventure sont des sujets qui touchent toutes les jeunes générations à travers les époques.

Comment dirigez-vous les enfants ?

Diriger un enfant, c'est avant tout bien le choisir. Car un enfant qui débute, malgré des prédispositions évidentes pour lesquelles on l'a remarqué, ne peut être encore qualifié de « comédien ». On ne peut le faire jouer contre nature ou à contre-emploi. Toute erreur de casting est fatale et le meilleur directeur d'acteur du monde n'y pourra rien. Ensuite, il s'agit de le placer sur orbite, lui donner de petits « trucs » et il n'y a plus qu'à laisser faire pour qu'il s'empare de son personnage.

Avec les enfants, sur le plateau, je suis tout à la fois : un oncle, un grand frère et le patron. Ils savent très bien que, même si je pousse un coup de gueule, on ira jouer au foot dix minutes après.

Avez-vous trouvé facilement votre Marcel ?

Comme pour Jean-Baptiste Maunier, le héros des CHORISTES, cela a pris du temps. C'est normal mais, on a beau s'y habituer, cela donne toujours des sueurs froides. On ne doit pas se convaincre par défaut, l'évidence doit nous sauter aux yeux. Nous avons commencé les recherches en décembre 2019 dans toute la Provence. Cela nous a permis de trouver le petit Baptiste Négrel (Lili) à Aubagne, Lucie Loste Berset (Isabelle) à Marseille et Tristan Margheriti (Lagneau) dans un quartier proche du Vélodrome, mais je n'avais pas de Marcel. Le confinement a été bénéfique car il m'a laissé un peu plus de temps. Quelques semaines avant la date butoir, nous sommes tombés sur Léo Champion.... dans la région parisienne ! Quoi de plus pagnolesque si l'on se rappelle que Marcel avait confié le rôle de Marius à un parisien d'origine alsacienne, Pierre Fresnay, au grand dam de Raimu ! C'est l'intensité de son regard, sa présence, et son intelligence des situations qui m'ont convaincu. Mais se lancer en tournage avec un enfant c'est toujours un pari.

Comment avez-vous composé le casting d'adultes ?

Pour incarner le père de Marcel, j'ai très vite pensé à Guillaume de Tonquédec. J'ai toujours été sensible au mélange de force et de fragilité qu'il dégage et à la grande subtilité de son jeu. Il a amené au personnage cette pudeur qu'évoque Pagnol dans ses « Souvenirs ». Si son père est son héros, dans ce tome, Marcel se confronte à lui pour la première fois. Je savais que Guillaume pourrait amener au personnage sa rigueur et en même temps ses fêlures intimes. Lors de notre rencontre, il m'a fallu trente secondes pour savoir que j'étais face à Joseph. Nous avons parlé ensuite longuement du scénario et du personnage. Et cela a été, je dois avouer, un vrai coup de foudre professionnel, une évidence.

Après l'avoir fait jouer dans L'OUTSIDER et adoré ce qu'il dégage en plus de son talent, François-Xavier me paraissait être l'acteur idéal pour incarner l'oncle Jules, personnage démonstratif et truculent, parfois benêt et puéril, mais d'une grande générosité et toujours fiable en amitié. Aussi pieu que Joseph est anticlérical, leurs fameuses joutes verbales se devaient d'être incarnées de façon bien tranchée. On dirait que l'Oncle Jules a été écrit pour lui.

Pour Augustine, je me suis vite fixé sur Mélanie Doutey, que je connaissais un peu, et dont j'appréciais depuis longtemps les qualités, notamment une palette de jeu qui lui permet d'aborder tous types de personnages. Je savais qu'elle incarnerait au mieux cette mère aimante et aimée qui fait le sacrifice de son égo pour préserver la famille, tout comme elle porte le secret de la maladie qui allait l'emporter 5 ans plus tard. Elle est allée au-delà de mes espérances.

Pour tante Rose, c'est ma directrice de casting, Sylvie Brocheré qui m'a fait découvrir Anne Charrier, proposition soutenue à l'unanimité par les trois premiers. Par sa grâce et sa subtilité, Anne a fait de la Tante Rose un personnage bien plus riche et séduisant que ce qui était écrit.

Je suis sûr que Pagnol lui-même aurait été heureux de travailler avec chacun d'entre eux.

Quelle était la consigne pour les accents ?

Alors, jouer avec accent, peu d'accent ou pas d'accent ?.... Cette question a fait l'objet de nombreux débats. Mais l'accent du midi n'est pas quelque chose de binaire : il suffit de se promener dans Marseille et l'ensemble de la région PACA, pour relever autant d'intonations que de quartiers ou de villages. D'une ville à l'autre, d'une colline à celle d'en face, d'un faubourg populaire à un quartier chic, l'accent du midi se mesure sur une échelle de 1 à 100, en passant par les décimales. Si la question

ne s'est évidemment pas posée pour les acteurs locaux, nombreux dans les rôles secondaires, j'ai fait en sorte que tous ceux venant d'ailleurs restent sobres, tout en épousant quelques sonorités propres au midi, comme de prononcer les « e » muets et d'ouvrir les « o » . Le petit Léo incarne un Marcel quasiment sans accent, ce qui est fréquent à Marseille, et forme avec Baptiste, un pur aubagnais fier de son accent, un duo « rat des villes et rat des champs » plutôt bien approprié. Seul François-Xavier, plutôt doué en la matière, pouvait se permettre de forcer un peu le trait... mais c'est conforme à l'oncle Jules.

Quel plaisir y a-t-il à tourner un film en costumes ?

C'est d'abord la possibilité de raconter des histoires loin de notre réel et du quotidien que nous vivons mais aussi de rester concentré sur les sentiments et les situations intimes. L'époque est un décor qui sert le romanesque : ici on aborde la Séparation de l'Église et de l'État et 1905, l'émergence du féminisme et la Guerre de 14/18 dans les cartons de fin. Mais ce sont des décors. Nous restons dans la fiction des personnages. Ce qui provoque aussi l'enchantement de tous, acteurs comme techniciens, c'est de se transporter dans un univers dépayçant. Tels les jeux de notre enfance, il y a un plaisir commun à se déguiser, se déplacer dans des décors pour remonter le temps ou, au contraire, le dépasser, comme en science-fiction. C'est ce que j'ai fait en investissant un music-hall parisien des années 30 (FAUBOURG 36), un pensionnat de la fin des années 40 (LES CHORISTES) ou une salle de marché d'une tour de la Défense (L'OUTSIDER). Sur ce film, pour les acteurs, le plaisir était doublé d'une certaine émotion car ils incarnaient des personnages faisant partie de leur patrimoine. J'avais demandé à la chef costumière du film, Mahemiti Daregnacourt, une approche contemporaine des costumes pour que les acteurs ne semblent pas déguisés, tout en apportant un léger décalage de la réalité. Un embellissement, comme lorsque Marcel imagine son enfance...

La maison dans laquelle vous avez tourné n'est pas étrangère aux cinéphiles...

C'est effectivement la bastide dans laquelle Yves Robert avait réalisé LA GLOIRE DE MON PÈRE et LE CHÂTEAU DE MA MÈRE. Je n'allais pas changer pour changer, histoire de faire le malin car impossible de trouver plus idéal. Nichée au cœur des collines, elle offre sur un panorama à 360 degrés exempt de toute pollution anachronique. En partie grâce à la mairie d'Allauch, nous avons eu la liberté de la restaurer entièrement. Même si nous l'avons rénovée de manière différente, on reconnaît bien la terrasse et le chêne tricentenaire qui y trône. Avec Emile Ghigo, mon fidèle chef Décorateur, qui a fait un travail considérable sur tout le film, nous avions envie d'une maison où il fait bon vivre, où on a envie d'aller passer des vacances.

Les collines forment un personnage à part entière. Comment avez-vous fait pour leur laisser la juste place ?

Il fallait magnifier ce décor, comprendre la fascination que Pagnol éprouvait pour ces collines dans lesquelles il a tourné la plupart de ses films, tout en laissant aux personnages une place primordiale. D'ailleurs, Pagnol cinéaste lui-même filmait peu ces paysages et surtout pas pour « faire joli » mais comme un monde à part dont ses personnages sont les héros.

Pour les collines, nous avons réellement tourné sur les lieux décrits par Pagnol, comme le vallon de Passetemps, où Lili et son père fauchent les blés, les chemins menant au Garlaban ou au Taoumé. Seules exceptions : la vaste grotte dans laquelle les enfants s'aventurent se trouve en Ardèche et la maison des Montmajour est dans le Vaucluse.

Avec qui avez-vous travaillé pour les animaux ?

Les rapaces ont été fournis par des fauconniers locaux, les chèvres, moutons, chevaux et mulets par des éleveurs de la région. Nous avons aussi fait appel au dresseur animalier Pierre Cadéac. Mais pour arpenter ces collines à la fois proches et secrètes avec une équipe de cinéma de 80 personnes, des dizaines de camions et des tonnes de matériel, il était indispensable de s'entourer de vrais connaisseurs du terrain. La garrigue est un domaine exigeant à l'accès très réglementé. Notamment quand, au plus fort de la chaleur, les incendies menaçaient. D'ailleurs, dans les photos du début XXème, l'époque du film, on remarque que ces collines étaient beaucoup plus boisées et verdoyantes qu'aujourd'hui. Des massifs entiers de pins d'Alep, de figuiers ou d'oliviers ont été anéantis par le feu.

Mais nous avons eu à cœur de rendre à l'écran la magnificence de la nature végétale et animale décrite par Pagnol, comme un véritable jardin d'Éden, enjolivé encore par la vision d'un enfant, grâce aux équipes qui ont travaillé à l'image, aux décors, aux effets spéciaux, et au dressage animalier.

Si Marseille est souvent évoquée dans l'œuvre de Pagnol, la ville est rarement montrée dans les adaptations cinématographiques. Était-ce important d'y remédier ?

C'était surtout une façon d'apporter au film quelque chose qui n'avait pas été fait dans les précédentes adaptations.

Cela nous a permis de redécouvrir que jusqu'à sa destruction par l'armée allemande



en 1944, un pont transbordeur passait d'une rive à l'autre du vieux port et que jusqu'en 1967, un funiculaire grimpait la colline de Notre-Dame de la Garde. Nous avons reconstitué ces deux éléments grâce aux effets spéciaux, tout comme le panorama de la ville à partir des plans de l'époque. Nous avons pu tourner dans des endroits encore préservés, comme le quartier du Panier dont on aperçoit les rues pavées au début du film. Tout cela grâce au talent de décorateur d'Émile Ghigo, natif de Marseille, un véritable gardien du temple, passion pour l'OM incluse !

Il y a un vrai travail sur les lumières. Comment avez-vous procédé ?

Depuis trois films, je travaille avec le directeur de la photographie Jérôme Alméras avec qui je partage non seulement le goût de l'image mais une vraie complicité pour faire au mieux du « qualité / prix ». Si les collines ensoleillées sont splendides à l'œil nu, elles ne s'offrent pas si facilement à la caméra, justement à cause du soleil ! Nous avons pris plaisir à faire aussi de belles nuits américaines, notamment lorsque Marcel se doit d'accomplir son « acte héroïque » dans la grotte du Taoumé. Exploit inutile d'ailleurs car, comme souvent chez Pagnol, il ne sert à rien mais permet de découvrir des choses essentielles. L'objectif conscient est toujours moins important que celui que l'on découvre in fine.

Pour revenir sur les lumières que vous évoquez, prenons pour exemple la scène du dîner au coucher de soleil. Pour obtenir cette constance de lumière, il a fallu se donner les moyens techniques (et financiers) de la tourner sur trois soirées, à la même heure, en espérant que la météo soit avec nous ! Si l'on veut y impliquer tous les personnages, cette séquence de trois minutes nécessite donc six heures de tournage à raison de deux heures par jour.

Pourquoi avoir ouvert et refermé le film avec Pagnol adulte ?

Je ne saurais vraiment l'expliquer. Je l'ai écrite dès la première version du scénario. Sans doute parce qu'il permettait de rappeler qu'il s'agit d'un récit autobiographique, sans avoir à recourir à la voix-off. Marcel avait 60 ans quand il a écrit ses « Souvenirs d'enfance ». J'ai eu la chance de convaincre Marc Barbé d'accepter cette participation qui, modeste par le temps passé à l'écran, est essentielle pour le récit. Au-delà de sa ressemblance frappante avec Pagnol, c'est un acteur rare, que j'apprécie depuis longtemps. Peut-être aussi, cela dévoile-t-il une partie de ce qui m'a conduit dans cette aventure. Est-ce un peu moi que je mets en scène ?... C'est en tout cas à mon âge que j'apprécie enfin la saveur de certaines choses auxquelles je prêtais peu d'attention dans mon enfance.

La musique occupe une place importante dans le film. Quelles étaient vos exigences ?

Baigné dans la musique depuis tout petit, j'ai su lire les notes avant les mots. Guitariste (classique) avant de devenir cinéaste, j'ai été formé au Conservatoire et à l'École Normale de Musique de Paris, ce qui m'a donné un bagage musical. Je ne travaille qu'avec des musiciens dont, bien sûr j'aime le talent, et qui écrivent eux-mêmes leurs partitions. Aujourd'hui, beaucoup « font » de la musique mais peu l'écrivent encore. Partager le langage du solfège fait gagner beaucoup de temps pour traduire nos intentions. Philippe Rombi (collaborateur régulier de Christian Carion ou François Ozon) est de ceux-là et nous en sommes à notre quatrième film. Pour LE TEMPS DES SECRETS, je lui avais évoqué une valse lente et nostalgique à la manière de celles des boîtes à musique de notre enfance. Pendant le tournage il avait déjà composé le thème du film, que j'ai fait entendre aux comédiens pour leur inspirer les sentiments du film. C'était une magnifique ouverture, très opératique, rassemblant les différents thèmes comme une traduction musicale de l'action qui va se dérouler. En l'écoutant tous ensemble avec le quatuor des adultes nous étions très émus, comme si le souffle de Pagnol allait pouvoir nous inspirer aussi.

Est-ce que cette aventure vous a inspiré le désir de réadapter Pagnol ?

Elle m'a surtout donné envie de poursuivre avec cette histoire de famille ! Peut-être avec « Le Temps des amours », le 4ème Tome des « Souvenirs d'enfance »...

A portrait of Guillaume de Tonquédec, a man with dark hair, a mustache, and round glasses. He is wearing a light-colored shirt and a tan vest, sitting on a green metal bench outdoors. His hands are clasped in front of him, and he is looking directly at the camera with a serious expression. The background is a soft-focus green landscape.

ENTRETIEN AVEC
*Guillaume
de Tonquédec*

Qu'est-ce qui vous a enthousiasmé dans ce projet ?

En premier, c'était mon rapport à Pagnol. J'avais lu tous les livres des « Souvenirs d'enfance » : *La Gloire de mon père*, *Le Château de ma mère*, *Le Temps des secrets* et *Le Temps des amours*.

Ces lectures avaient particulièrement touché le jeune adolescent que j'étais parce que j'avais l'impression que c'était un enfant qui s'adressait à un autre. Je me demandais, un peu naïvement, comment Pagnol - qui avait déjà fait sa vie d'homme - avait réussi à mettre des mots aussi précis pour décrire ce que moi, gamin, je ressentais à propos de la découverte de l'amitié, des premiers sentiments amoureux ou du rapport à la nature.

Ensuite, il y avait l'idée de travailler avec Christophe Barratier car LES CHORISTES avait révélé le magnifique regard qu'il porte sur l'enfance. De toute évidence, c'est une période qui le touche et le passionne en même temps. Et lorsque j'ai eu le scénario entre les mains, son adaptation m'a beaucoup plu, touchée et j'étais heureux de pouvoir le rencontrer pour en parler.

Comment s'est passée votre rencontre ?

Cela s'est passé de manière un peu informelle mais nous sommes restés deux heures à discuter de Pagnol, de l'enfance, de son adaptation et je dois dire qu'on s'est bien trouvés ! J'ai la chance d'être arrivé à un moment de ma carrière où je peux ne faire que des choses que j'aime or là, il y avait tout pour me plaire : un auteur que j'adore et que je n'avais pas encore joué, une adaptation très réussie d'une œuvre qui me touchait particulièrement et un réalisateur avec lequel j'avais envie de travailler et qui avait montré à travers ses précédents films qu'il saurait habilement mettre en scène cette histoire. Evidemment, c'est toujours un pari de se lancer dans un projet cinématographique mais là, en plus, le casting était prometteur. Avec François-Xavier Demaison, Mélanie Doutey, Anne Charrier, on parle le même langage et on a une manière commune d'aborder notre métier comme des artisans qui ont le goût des choses bien faites car on vient tous du théâtre. Donc la « troupe » s'est rapidement formée autour des enfants, qui sont essentiels dans ce film et que Christophe avait remarquablement bien castés.

En quoi le personnage de Joseph vous inspirait-il ?

Il représente pour moi l'école de la République, c'est-à-dire la droiture d'un instituteur face à sa mission, celle de transmettre un savoir en toute humilité mais avec exigence. C'est un personnage profondément républicain, doté de valeurs qu'il souhaite

transmettre à ses élèves car il considère qu'on peut donner une chance dans la vie aux enfants par l'enseignement. C'est une mission qui me touche car à mes yeux, le progrès est possible grâce à des gens comme lui et l'apprentissage et l'accès à la culture permettent la fin de l'obscurantisme.

Par ailleurs, son côté anticlérical m'a beaucoup fait rire. C'est un homme de convictions mais, là-dessus, il ne faut pas le chatouiller ! Cela donne des scènes extraordinaires entre l'oncle Jules et lui que Pagnol a merveilleusement retracées dans ses livres.

Mais ce qui me touche le plus chez Joseph, c'est que cet homme très droit a aussi ses failles et ses secrets. En cela, c'est un personnage profondément humain. A travers cette histoire, le petit Marcel réalise que tout ne se raconte pas et qu'il y a des mystères comme celui de l'amour que l'on peut garder pour soi toute sa vie, mais il découvre aussi que son père a également des secrets et qu'à l'évidence il s'est passé quelque chose avec la boulangère. Or le couple parental qu'il idéalisait jusque-là a ses failles. Mais c'est cela aussi d'entrer dans l'âge adulte : découvrir que le monde n'est pas parfait. Or c'est un des thèmes qui me touche particulièrement dans l'adaptation de Christophe Barratier.

Savoir que peu de temps après cette histoire, une brouille a éloigné le père et son fils pendant 15 ans a-t-il influencé votre façon de jouer leur relation ?

C'est important de rester dans le moment de l'histoire car on ne peut pas présager de la suite. Mais montrer que les certitudes de l'enfance vacillent, lorsque le père est pris le doigt dans le pot de confiture, me bouleverse parce que c'est la vie. On cache des choses aux enfants pour les protéger mais ça revient à leurs oreilles ou à leurs yeux et ça les interroge sur ce qu'ils vont devenir. C'est aussi une chance d'ailleurs qu'un parent puisse montrer que la vie n'est pas rectiligne et qu'il faut s'en débrouiller.

Aviez-vous des appréhensions par rapport à l'accent ?

C'était en effet un des sujets qui nous a tous occupés l'esprit au début. Pour m'y préparer, j'ai demandé à un comédien marseillais de m'enregistrer tout le texte. En l'écoutant plusieurs fois, cela m'a permis d'avoir en tête la bonne intonation car lorsqu'on joue Pagnol on ne peut pas faire l'économie de l'accent.

Mais Christophe Barratier, qui a l'oreille musicale, il m'a rassuré en me disant que Joseph n'avait pas beaucoup d'accent. Ce fut une chance pour moi car c'est toujours un exercice risqué : si ça devient un numéro ou une caricature, ça éloigne les spectateurs de l'histoire. Nous avons donc écarté ce problème en le travaillant bien en amont.

Quelle partenaire est Mélanie Doutey ?

Mélanie, je la connaissais avant qu'elle ne devienne comédienne puisque c'était une très bonne amie de ma sœur et j'avais eu le plaisir de tourner avec ses parents, les comédiens Alain Doutey et Arielle Séménoff. Je voyais évoluer cette jeune femme pétillante, drôle et belle et, lorsqu'elle est devenue actrice, j'ai suivi son parcours mais nous n'avions pas encore eu l'occasion de travailler ensemble. Or sur le plateau, j'ai découvert une délicieuse partenaire avec laquelle la complicité fut immédiate car en plus de se connaître, on était tout de suite d'accord sur la façon dont nous allions jouer ce couple. Ce fut assez magique. Il faut dire que nous avions des scènes très jolies, fines et délicates à jouer, notamment celle où elle me demande de sortir de la chambre suite à une explication et où elle se regarde dans le miroir. Ce qu'elle parvient à dire, en un regard, sur les années qui ont passées, sur ses choix ou son couple, est extraordinaire. Ça ne dure que quelques secondes mais c'est un grand moment et le fait d'une très grande comédienne.

Quel plaisir avez-vous eu à jouer ce duo d'Auguste et de clown blanc avec François-Xavier Demaison ?

François-Xavier et moi nous connaissons également depuis très longtemps, nous suivons nos carrières respectives depuis des années et il y a toujours eu entre nous une admiration et un respect réciproques. On s'est beaucoup amusé à former ce duo car nous avons des rythmes, des voix, des corps très différents, il a un côté bonhomme, moi je suis plus rigide mais on s'est accordés tout de suite, de manière très sincère. Et c'était formidable aussi de partager l'aventure avec Anne Charrier car c'est une comédienne et une femme d'une classe, d'une élégance et d'une singularité folles qui est capable de délicatesse et de sensualité. C'est une grande comédienne qu'on ne voit pas assez au cinéma selon moi. Bref, tous les quatre, on était content de se mettre au service les uns des autres et moi qui aime bien être un peu fan de mes partenaires, j'étais servi. En outre, nous partageons tous le goût de la bonne chère, on aime manger et boire et on ne s'est pas privé pour le faire ensemble.

Et avec le petit Léo Campion, comment ça s'est passé ?

Très facilement. C'est une énorme pression pour un enfant de porter un film, surtout pour un gamin qui n'a jamais joué avant, mais il a rapidement pris ses marques et ne semblait pas plus impressionné que ça de donner la réplique à des acteurs confirmés.

Il était naturel, simple et déjà très professionnel. Léo avait beaucoup de jours de tournage, beaucoup de textes, d'émotions à traverser et des choses très délicates à jouer notamment des regards entre père et fils, une colère réciproque et cette découverte mutuelle de leurs personnalités... C'est en outre un petit garçon extrêmement photogénique : il suffit qu'il regarde la caméra pour séduire tout le monde. Pour cela aussi Christophe Barratier a l'œil...

Quel directeur d'acteur est Christophe Barratier ?

Il était très respectueux de ses comédiens. Christophe nous dirigeait tout en nous laissant libre et en étant très client de ce qu'on pouvait lui proposer. Il y avait donc une liberté réciproque qui était très agréable. Et il était si passionné par son sujet que nous n'avions qu'à le suivre.

Quel plaisir avez-vous à jouer en costume d'époque ?

J'adore ça parce que ça permet de titiller l'imaginaire du comédien et de le faire basculer immédiatement dans un autre univers. Mais après il faut qu'il y ait de la sueur, des plis, bref que le costume vive ! L'effet que procurent les costumes est le même que celui des décors, lorsqu'on joue dans les vrais lieux comme le quartier du Panier à Marseille, dans ces collines éblouissantes ou dans la maison dans laquelle Yves Robert a déjà tourné. D'ailleurs, ce choix totalement assumé de Christophe est joli car cette maison est un passage de relais entre ces deux metteurs en scène et ces deux troupes d'acteurs qui, modestement, s'attaquent à un monstre de la littérature française.

Quelle réaction avez-vous eu en découvrant le film ?

C'est un film qui me bouleverse car il est à la fois plein d'enfance et la nature y tient une place importante. Il y a aussi dans cette fresque quelque chose de profondément nostalgique qui me plaît et me blesse à la fois. Et d'un point de vue plus personnel, j'ai été particulièrement touché par cette idée que l'on peut être transformé par nos enfants.

ENTRETIEN AVEC
Mélanie Doutey



Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

Quand Christophe Barratier me l'a proposé, une saveur d'enfance est immédiatement remontée. Comme beaucoup, j'avais étudié Pagnol à l'école mais ce n'est jamais la meilleure façon de découvrir un auteur, donc ce sont plutôt les souvenirs de cinéma qui ont rejailli. Notamment ceux des films d'Yves Robert, La gloire de mon père et Le Château de ma mère, que j'avais adorés. Gamine, je me suis tellement identifiée à ce Marcel qui partait courir dans la garrigue que pour moi c'était synonyme de grandes vacances. Quand j'ai relu l'œuvre, un peu plus tard, j'ai enfin découvert cette langue magnifique et le regard de l'adulte qui était porté sur l'enfance. Donc replonger, à travers la lecture du scénario, dans cet univers était comme croquer dans un caramel. Et pourtant, le script de Christophe était différent des autres adaptations de Pagnol : en s'emparant à la fois du Temps des secrets et du Temps des amours, il est parvenu à écrire quelque chose d'assez inédit.

Dans cette adaptation, quelles facettes d'Augustine avez-vous découvertes ?

N'ayant pas le souvenir qu'Augustine était une femme malade, j'ai été touchée par sa fragilité, mais aussi par le caractère féministe qui sommeille en elle. Cela conférait un côté précurseur à ce personnage que je n'avais pas saisi, car il n'est que brièvement évoqué dans l'œuvre. Mais, en relisant les livres, on voit bien que la mère de Marcel a toujours été très au fait de la condition féminine : elle était abonnée à La Fronde, assistait à des réunions idéologiques... c'était l'occasion de montrer que la révolution dont on parle tant aujourd'hui ne date pas d'hier.

Par ailleurs, Marcel la décrit comme la mère la plus aimante du monde. Il avait beau ne pas être fils unique, en tant qu'ainé, il avait avec Augustine un rapport incroyablement puissant ; il lui vouait une passion folle et une grande admiration. L'amour qu'on porte à son enfant est à la fois inconditionnel et indescriptible mais n'ayant jamais été exclusivement dévouée à mon rôle de mère, ça me plaisait de jouer cet état. Et puis j'étais ravie de pouvoir former un couple avec Guillaume de Tonquédec car c'est un comédien que j'admire beaucoup.

Quel partenaire est Guillaume de Tonquédec ?

Au-delà d'être un homme charmant, c'est un acteur à la fois très précis et très joueur. Tout en étant extrêmement professionnel, il reste ouvert à la déconnade et à l'improvisation. Et comme il est généreux, il fait toujours en sorte que tout le monde soit à

l'aise. C'était une chance de pouvoir être ensemble les parents de Marcel. D'autant que Léo Campion, qui l'incarne, était aussi déjà très professionnel. C'est un petit garçon adorable qui avait étudié tout le parcours de son personnage et savait rester concentré entre les prises. Au fur et à mesure du tournage, nous l'avons vu évoluer : très appliqué au début, il a ensuite gagné confiance et a proposé de plus en plus de choses. Comme une fleur qui s'ouvrait, c'était très émouvant à voir.

Quel plaisir y a-t-il à jouer dans un film en costume ?

Une joie immense ! L'habit faisant le moine, on enfle un costume comme on se glisse dans la peau du personnage. Avec un corset, des bas et des souliers comme ceux de l'époque, on ne peut pas se mouvoir de la même façon que dans nos vêtements d'aujourd'hui. C'était de vraies contraintes pour les femmes qui, de fait, ne s'exprimaient pas non plus de la même manière. Et au-delà de ça, c'est assez magique les films d'époque car en portant des costumes, on raconte immédiatement une histoire.

Comment vous dirigeait Christophe Barratier ?

Il est extrêmement généreux sur le plateau. Et, chose que j'aime beaucoup, c'est un cinéaste qui laisse autant de place à la technique qu'aux comédiens : il est très proche de chaque chef d'équipe et comme il adore les acteurs, il les entoure d'une tendresse généreuse. En bon chef d'orchestre, il veille - sans autorité mais avec précision - à ce que chaque instrument soit à sa place pour travailler dans une harmonie générale.

En quoi le décor idyllique de la Provence jouait-il un rôle pendant le tournage ?

Il a participé à rendre le tournage très doux. Nous étions heureux d'être ensemble, en haut de ces collines, tout près de la montagne Sainte Victoire. Avec Guillaume de Tonquédec, Anne Charrier, François-Xavier Demaison, on s'est tous très bien entendus, tout comme avec les jeunes acteurs. C'était extrêmement harmonieux, on était tous impliqués, chargés d'une émotion immense, et nos enfants venant parfois nous rendre visite sur le plateau, cela nous plongeait dans une ambiance très familiale qui a nécessairement déteint sur le film.

Comment avez-vous réagi en voyant le film ?

J'ai trouvé qu'à travers cette histoire, Christophe Barratier avait brossé un magnifique portrait, à la fois tendre et cruel, de l'enfance. En allant un peu plus loin que ses prédécesseurs dans la colère et l'affrontement entre Marcel et son père, il rappelle

aussi que Pagnol était un homme parfois sanguin et c'est d'autant plus poignant. Mais il pose surtout un regard très doux, très humain sur la jeunesse - cela parcourt toute sa filmographie d'ailleurs - et d'une manière générale, l'universalité de cette histoire montre que ce que traverse Marcel, n'est pas si éloigné de ce que nous vivons, petits, et de ce que vivent nos enfants aujourd'hui. Même si l'époque a changé, les

différentes émotions et sentiments liés à l'enfance restent les mêmes. Toutes ces choses, associées à la beauté de la nature, donnent une adaptation à la fois fidèle, moderne et personnelle de l'œuvre.





ENTRETIEN AVEC
*François-Xavier
Demaison*

Qu'est-ce qui vous a enthousiasmé dans ce projet ?

Le fait de retrouver Christophe Barratier avec qui j'avais tourné L'OUTSIDER, mais aussi Pagnol qui a créé une langue et un univers qu'il est toujours heureux de transmettre. J'ai lu toute son œuvre, gamin, dans une jolie collection de livres rouges qu'on m'avait offerte, et j'ai tout de suite adoré ces personnages et ces collines pleines de cigales. C'est un monde dont je suis fou.

Mais le fait d'incarner l'oncle Jules était pour moi une chance supplémentaire car si les films de Pagnol font partie de mon enfance, j'avais adoré, plus tard, les adaptations d'Yves Robert et, grâce à l'interprétation de Didier Pain, l'oncle Jules était devenu pour moi un personnage culte.

Comment vous êtes-vous glissé dans la peau de ce personnage ?

L'incarner a tout de suite été un bonheur immense car en plus de l'admirer, j'avais une affection particulière pour ses origines qui me relient intimement à lui. Contrairement aux autres, ce personnage n'est pas issu de Marseille, mais du pays catalan d'où vient ma femme et où nous avons une maison. Je n'ai donc pas eu de mal à prendre l'accent du Roussillon que je connais bien, tout comme la bonhomie et le côté bon-vivant des gens du coin. En me fiant à l'œuvre et en m'inspirant d'acteurs comme Raimu, Carette ou Charpin, j'ai finalement essayé de proposer une version plus personnelle de l'oncle Jules.

L'accent n'a-t-il jamais été une crainte ?

Non car je suis un méditerranéen : ma mère est corse, j'ai vécu huit ans à Eguilles, à côté d'Aix-en-Provence, et j'ai toujours entendu l'accent du Sud. Or celui que je prends dans le film est un mélange de ceux de Marseille, Perpignan et Narbonne.

Quel partenaire est Guillaume de Tonquédec ?

Guillaume est un acteur magnifique et un comédien très précis, en plus d'être un homme extrêmement courtois. Cette opposition entre l'oncle Jules, catholique pratiquant sensible aux traditions et doté d'un esprit conservateur, et Joseph, l'instituteur laïc, riche de valeurs républicaines, nous permettait de former un duo un peu à la Don Camillo.

Et Anne Charrier qui incarne votre femme ?

Elle a été une épouse incroyable ! Anne et Mélanie Doutey sont merveilleuses. Dans ces robes corsetées, elles ont une allure folle, on dirait des camey ! Toutes les deux donnent beaucoup de grâce au film et ce qu'elles racontent sur la cause des femmes est assez inattendu chez Pagnol. En cela, Christophe Barratier a réussi à insuffler une vraie touche de modernité.

Quel plaisir trouvez-vous à jouer dans des films en costume ?

J'aime beaucoup cela car ça nous permet à la fois de nous déguiser, de faire un voyage dans le temps et de reconstituer une époque. C'est très émouvant parce qu'on a l'impression d'aller faire un tour dans le monde de nos grands-parents. Par ailleurs, il faut dire que le costume aide beaucoup à se glisser dans la peau du personnage. Quand vous enfiler ce genre de pantalon qui interdit d'avoir la ligne, vos rondeurs sont accentuées et la bonhomie devient naturelle. D'ailleurs, le costume modifie même la façon de voir la vie ; les actrices corsetées peuvent en témoigner.

Comment vous dirigeait Christophe Barratier ?

Étant aussi un très grand musicien, il dirige avec la sensibilité d'un chef d'orchestre. Pour nous aider à sortir nos émotions, il jouait par exemple à la guitare le thème du film et c'était assez poignant. Mais d'une manière générale, Christophe a le rythme en tête, il connaît très bien les acteurs et on sent qu'il maîtrise vraiment son ouvrage. D'ailleurs, il fait du cinéma avec un grand C. A chaque fois, il réalise des œuvres vraiment destinées au grand écran : les plans, les lumières sont soignés. Pour preuve, nous avons refait trois fois la même séquence, celle du dîner où je chante un air d'opérette, pour avoir la bonne lumière. C'est dire s'il a le sens de la précision et de l'ambition.

Le décor est idyllique. En quoi jouait-il un rôle pendant le tournage ?

Les collines sont à la fois un partenaire et un espace de jeu. Ces lumières incroyables, ces paysages somptueux, cette chaleur et cette langue en accord avec le climat sont inspirants et parlent beaucoup à un méditerranéen comme moi.

Quel souvenir garderez-vous de cette aventure ?

Un excellent souvenir ! C'était un contexte particulier car nous étions entre deux confinements mais d'une certaine manière cela a resserré les liens entre les membres de l'équipe : Christophe, Guillaume, Mélanie ou Anne sont des gens que j'adore et les enfants aussi étaient extra : Léo Campion est magnifique et le petit Baptiste Négrel,

qui incarne Lili, a déjà tout du grand acteur. Marseille est, en outre, une ville que j'aime profondément et se réveiller tous les matins face au Vieux Port n'a pas de prix. J'étais donc très heureux et je serai ravi de pouvoir retravailler avec Christophe parce que c'est toujours très enrichissant.



A photograph of two women in period clothing. The woman in the foreground is wearing a wide-brimmed straw hat and a white dress with thin red vertical stripes. She is looking back over her shoulder with a slight smile. The woman in the background is also wearing a straw hat, decorated with orange flowers, and a plain white dress. She is also looking back over her shoulder. They are standing in front of a dark blue vertical-slat fence, with a stone wall on the left and green foliage on the right.

ENTRETIEN AVEC
Anne Charrier

Que vous évoquait LE TEMPS DES SECRETS ?

Le rapport à l'enfance. Il m'a rappelé que pour les enfants, tout est un théâtre : faire d'un cabochon de carafe une pierre précieuse, transformer une nappe en cape ou en robe de princesse... tout cela me faisait totalement fantasmer. Or, en relisant, pour le film, tous les « Souvenirs d'enfance » de Pagnol, j'ai pu constater que ces histoires n'avaient pas pris une ride.

A la lumière de l'âge adulte, avez-vous découvert certaines choses ?

Non car la force de Pagnol est justement de s'adresser à toutes les générations. Il n'y a qu'un niveau de lecture dans son œuvre : les événements sont retracés de manière frontale mais filtrés par la poésie.

Et dans le scénario, qu'est-ce qui vous a particulièrement touché ?

J'ai beaucoup aimé l'aspect féministe que Christophe Barratier a développé. Dans l'œuvre de Pagnol, les femmes sont très représentatives de leur époque, c'est-à-dire qu'elles forment le socle familial mais restent en retrait en société. Et si l'on perçoit très bien l'importance qu'a Augustine aux yeux de Marcel, elle est, en réalité, assez discrète et effacée. Même sa maladie est cachée. Or j'ai trouvé très beau et très malin que Christophe souhaite malgré tout faire exister ces femmes. Sous son regard, Augustine et Tante Rose deviennent des femmes concernées par leur époque, par la place qu'elles occupent dans le monde et par la façon dont elles pourraient faire changer les choses.

A quel niveau, tante Rose, votre personnage, prenait-il alors une dimension supplémentaire ?

Le rapport entre les deux sœurs était déjà magnifique dans l'œuvre originale mais Christophe s'est aussi appuyé sur la complicité que Mélanie Doutey et moi avons créée pour filmer des regards et des gestes éclairant cet amour filial. Pour faire exister cette sororité, il a fait en sorte que le personnage de Rose soit présent tout au long

de l'histoire. On comprend alors son importance et l'influence qu'elle a à la fois sur Augustine et sur Marcel. La complicité qui l'unit à son neveu vient du fait qu'il a été témoin de son amour naissant pour l'oncle Jules. Rose étant jusqu'alors destinée à rester vieille fille, son mariage lui a procuré, comme à tous, une grande joie. Or, c'est ce que Christophe Barratier voulait aussi montrer dans ce film : la place qu'occupe chaque adulte dans l'univers de Marcel.

Comment vous êtes-vous emparée de votre personnage ?

Par la fantaisie ! A mes yeux, la tante - comme la grand-mère - n'a pas à tenir un rôle d'éducateur, elle n'est là que pour les bonnes choses. Elle peut éventuellement arbitrer les conflits mais ne fait pas figure d'autorité car sa principale mission est de s'amuser avec les enfants. Jeune mariée et jeune mère malgré son âge avancé, Rose est à une période bénie de sa vie : elle est très amoureuse de son mari et avec lui, elle découvre avec gourmandise une vie à laquelle elle pensait ne pas avoir droit. Je l'ai donc incarnée comme une femme dont la féminité explose et qui est bien décidée à croquer la vie à pleine dents. C'est cette force, d'ailleurs, qui lui permet de porter tous les secrets de la famille dont la maladie de sa sœur.

Aviez-vous des appréhensions ?

Ma véritable appréhension était celle de s'attaquer au monument qu'est Pagnol. Quand vous vous lancez dans l'adaptation d'une œuvre qui a autant marqué votre enfance, l'enthousiasme laisse forcément place à un petit moment de terreur car on se demande si on va être à la hauteur de ces personnages qui ont parlé à tant de gens. Fort heureusement, je suis parvenue à surmonter cette crainte.

Quel partenaire est François-Xavier Demaison ?

Nous avons très vite réussi à former un couple car nous avons le même regard sur Jules et Rose : ce sont de jeunes amoureux et comme ils sont comme nous, des épicuriens, cela nous a très vite parlé !

Et avec Mélanie Doutey, comment ça s'est passé ?

Je dois dire que cela a été assez magique ! Nous nous connaissions de loin mais une complicité sans mots s'est créée très vite dans le jeu. Ce lien de sœurs est apparu dès les lectures, sans que nous ayons à le travailler. Nous avons compris qu'à l'image de nos deux personnages, il n'y aurait pas de pudeur entre nous. Cette affection naturelle vient sans doute de valeurs communes, mais aussi d'une écoute mutuelle et d'une façon de regarder les enfants, avec un côté maternant. J'étais très touchée par la force et la fragilité de Mélanie qui permettaient à son personnage, pourtant assez taiseux, d'être très incarné et très humain. Alors que je donnais à Rose une certaine gouaille, Mélanie faisait exister Augustine dans une délicatesse et une hypersensibilité, et moi je n'avais qu'à suivre.

Quel plaisir avez-vous à jouer en costume ?

Jouer en costume est fabuleux parce que la moitié du travail est fait : le vêtement donne la posture du personnage or, sur ce film, nous avions à porter des tenues très inconfortables mais extrêmement gracieuses. Résultat : même quand on cuisinait en

tablier, ça avait de l'allure ! Cela nous donnait une ligne, un maintien, un rythme et un souffle plus lents et permettait de nous imprégner physiquement de la contrainte féminine de l'époque. D'ailleurs, avec la chaleur de certains jours, on frôlait le malaise dans nos corsets car les corps des femmes d'aujourd'hui n'y sont plus adaptés. De la même manière, le décor s'impose comme la matérialisation de la poésie de Pagnol et s'accorde aux mots. Quand on les dit du haut de la terrasse qui domine les collines filant à perte de vue, les mots de Pagnol résonnent. Le tout servi par la magnifique lumière du coin (et celle de Jérôme Alméras !), on ne peut être qu'ébloui.

Quel directeur d'acteur est Christophe Barratier ?

Il m'a épaté par sa qualité d'écoute et de concentration. Il est à la fois avec nous et dans son monde : c'est-à-dire qu'il a une idée claire du film qu'il veut faire mais ça ne l'empêche pas de rester très attentif aux propositions des acteurs. Qu'il les garde ou pas, cela se fait toujours dans une extrême bienveillance et dans une joie communicative. Sur un projet d'envergure comme celui-là, c'est parfois lourd à porter pour le metteur en scène mais il savait rester directif, souple et surtout très clair. C'est une grande qualité.



ENTRETIEN AVEC
Léo Champion



Comment as-tu débarqué dans cette aventure ?

Je n'avais aucune expérience d'acteur lorsque j'ai rejoint mon agent mais il m'a rapidement proposé de passer le casting du TEMPS DES SECRETS. A seulement 10 ans, j'étais heureux de pouvoir tenter ma chance sur une occasion aussi belle car j'avais beaucoup aimé LES CHORISTES et LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS de Christophe Barratier. Nous avons donc réalisé une vidéo à l'attention de la directrice de casting dans laquelle je jouais une scène du script dans un costume de l'époque et c'est à la suite de cela qu'elle m'a proposé de rencontrer Christophe. Après une première entrevue, il m'a rappelé pour faire des essais avec Tristan Margheriti et Lucie Loste Berset, les interprètes respectifs de Lagneau et Isabelle, et il m'a offert le rôle de Marcel.

Etant alors en 6^e, avais-tu entendu parler de Marcel Pagnol ?

On l'avait brièvement abordé à l'école donc j'avais une idée de ce que représentait cet auteur et ce qu'il avait écrit mais je n'avais pas encore lu ses livres. Quand on m'a raconté ses « Souvenirs d'enfance », dont est tiré LE TEMPS DES SECRETS, cela m'a paru joyeux et il m'a semblé que ces histoires de famille devaient parler à beaucoup de gens. C'est ce que j'ai ressenti, ensuite, quand j'ai découvert les films d'Yves Robert et que nous avons étudié en classe LA GLOIRE DE MON PÈRE.

Comment as-tu imaginé que tu pourrais incarner le petit Marcel ?

Je l'ai vu comme un garçon joyeux, intelligent, bon élève, bon camarade, un enfant gentil doté d'une grande sensibilité et d'une certaine émotivité - c'est notamment un de nos points communs.

Marcel a beaucoup d'empathie, cela se ressent notamment avec sa mère, malade, avec laquelle il souffre en silence. Mais pour l'incarner, je me suis simplement dit que c'était un petit garçon heureux de passer ses vacances avec sa famille, ses cousins et ses amis.

Le réalisateur et les coaches m'ont ensuite beaucoup aidé à m'approprier complètement le rôle. Nous avons commencé par répéter les scènes en prenant l'accent marseillais mais craignant la caricature, Christophe a décidé de nous débarrasser de cette contrainte. Cela m'a permis de ne plus me focaliser sur cette difficulté et de reporter toute mon attention sur le texte et le jeu.

Tourner en costumes a-t-il aidé à se glisser dans la peau du personnage ?

Beaucoup, oui. Le mien mais aussi celui des autres car lorsqu'on est entouré de gens en costume, cela vous fait immédiatement basculer dans une autre époque. Reste le décor et les accessoires : les ustensiles de cuisine, les cahiers d'école, les pupitres... tout aide à se glisser dans l'histoire.

Sur le plateau, comment te dirigeait Christophe Barratier ?

Il me donnait une multitude de petits conseils et transposait les situations pour mieux me faire comprendre les intentions de Marcel. Mais avant toute chose, il faisait en sorte que je me sente bien, sur le plateau et dans mon costume, pour que je n'ai plus le trac et que je sois le plus naturel possible. Cela passait par des petites blagues ou des jeux.

Etais-tu plus à l'aise pour donner la réplique aux enfants ou aux adultes ?

J'étais heureux de jouer avec chacun de mes partenaires, qu'ils soient enfants ou adultes. Evidemment, c'est toujours impressionnant de donner la réplique à de grands acteurs, surtout quand on n'a jamais vraiment imaginé faire ce métier, mais ils me mettaient à l'aise, me donnaient aussi des petits trucs et étaient toujours bienveillants avec moi. Quant aux comédiens de mon âge, on s'entendait si bien que c'était comme jouer avec des copains. D'ailleurs, notre amitié ne s'est pas terminée avec le tournage ; nous nous sommes vus pendant les vacances et on s'appelle souvent.

De quelles scènes gardes-tu un souvenir intense ?

Parmi les moments drôles, il y avait le tournage des scènes où Lagneau fait le pitre en classe. Il était si excellent, si proche de son personnage, que nos réactions et nos fous rires venaient naturellement.

Pour les plus difficiles, je redoutais la scène du chien avec Isabelle depuis le début du tournage mais, même si Christophe ne s'est pas privé pour me charrier en me demandant de la refaire plusieurs fois, ça n'a pas été si terrible.

Comment as-tu vécu l'après-tournage ?

Les acteurs m'avaient conseillé de passer vite à autre chose pour me changer les idées et ne pas avoir un petit blues d'après tournage. Ça tombait bien car j'étais en vacances et cela m'a permis de reprendre agréablement ma vie et mes activités avec mes amis.

Quel effet cela t'a fait de voir le film sur grand écran ?

Ça m'a remémoré plein de bons souvenirs et d'anecdotes du tournage. Mais j'ai aussi trouvé le film très beau ! Les images, les lumières, les musiques, tout a été réuni pour rendre encore plus belle l'histoire. Maintenant, j'ai hâte que mes copains puissent le voir et j'aimerais vraiment revivre l'aventure d'un tournage car le métier d'acteur me plaît. J'aime beaucoup le cinéma, notamment les films de Leonardo DiCaprio.





ENTRETIEN AVEC
LE COMPOSITEUR
Philippe Rombi

Quelles sont les raisons qui vous ont donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

Il y en a beaucoup ! La première, c'était de retrouver Christophe avec lequel j'avais déjà collaboré trois fois - sur LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS, L'OUTSIDER et ENVOLE-MOI - et auquel je suis uni par une grande complicité. Nous avons des atomes crochus et une même sensibilité artistique mais, lorsqu'il m'a parlé de Pagnol, mon cœur s'est accéléré car sans le savoir, il me proposait en plus de réaliser un rêve de gosse.

Quel lien si fort vous unissait à Pagnol ?

Ayant grandi en Provence, la lecture des livres de Pagnol a fait écho très fortement en moi car il y a dans mon enfance beaucoup de points communs avec celle de Marcel. Les lieux évoqués dans LE TEMPS DES SECRETS sont des endroits que j'ai fréquentés puisque j'ai été élève à l'Ecole du chemin des Chartreux où enseignait Joseph, j'ai rejoint les bancs du lycée Thiers où était scolarisé Marcel et j'ai suivi mes études musicales au Conservatoire de Marseille où il tente de retrouver la petite Isabelle. Bref, au fur et à mesure de ma lecture, j'ai réalisé avec émerveillement tout ce qui me rapprochait de lui.

Où êtes-vous allé chercher l'inspiration pour la musique ?

Sur tous mes films, j'essaye de ressentir le plus naturellement et spontanément possible les émotions véhiculées pour composer de manière instinctive. Mon moteur absolu est l'instinct et je cherche toujours à trouver l'âme du film. Mais savoir exactement d'où vient l'inspiration reste toujours un mystère absolu pour moi. D'autant qu'ici, il m'a fallu réfléchir avant de voir les images. Je ne saurais dire comment et pourquoi les idées sont venues mais le fait d'avoir beaucoup d'empathie pour le projet et l'histoire m'a rendu d'autant plus exigeant. Je mettais la barre si haute que rien ne me satisfaisait. Il m'a donc fallu mûrir un certain temps plusieurs idées que j'avais notées dans mon cahier de musique et aller chercher à droite à gauche pour que je réalise que tous ces chemins me ramenaient toujours au même point. Lorsqu'un thème vous hante de cette manière, c'est en général que vous tenez quelque chose. Or, celui-ci est finalement devenu le principal thème du film.

Lorsque vous travaillez avec lui, Christophe Barratier vous donne-t-il des consignes précises ?

Cela dépend des films. Cette fois nous étions dans un registre où nos sensibilités se rejoignaient beaucoup. Il m'avait demandé une musique qui soit dans la même veine que celle que j'avais composée pour LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS, un univers orchestral qui rejoint, entre autres, mes compositions pour UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS ou JOYEUX NOËL de Christian Carion, mais il ne me l'aurait pas dit que je l'aurais compris car c'était pour moi aussi une évidence. L'histoire, l'époque, cette famille, ce parfum de Provence, de souvenirs d'enfance, ce lieu, cette notion d'intemporalité... tout faisait que le matériau orchestre, avec un thème tantôt intimiste ou symphonique, pastoral s'imposait. Nous n'avons donc pas eu à discuter longtemps de cela : nos sensations, nos idées et nos mots étaient identiques dès le départ car l'esthétique que nous souhaitions était la même.

Quel plaisir y a-t-il à travailler avec un cinéaste mélomane ?

Christophe est plus que mélomane puisqu'il est lui-même un excellent musicien, un guitariste classique, un compositeur-arrangeur, qui a une formation et une culture musicale solides, un goût très prononcé et une vraie sensibilité. C'est donc particulièrement gratifiant qu'il fasse appel à moi pour composer les musiques de ses films. Et lorsqu'il me fait des retours sur des morceaux que je lui propose, le réalisateur qu'il est me fait part, avec des mots simples, de ses émotions ou de son enthousiasme, mais le musicien est aussi capable d'apprécier (et surtout de déceler) un contre-chant de clarinette ou un enchaînement particulier d'accords aux cordes, rappelant un personnage ou une situation, mais qui est si discret que tous les cinéastes ne l'entendraient pas forcément. Travailler avec un homme comme lui est donc assez inédit.

Quel est le premier morceau que vous avez composé ?

Nous avons en tête cette scène où Isabelle joue du piano pour Marcel. Elle aurait pu jouer du Schubert, du Chopin, du Schuman, n'importe quel morceau du répertoire classique ou même une composition inspirée de ceux-là mais en discutant avec Christophe, nous nous sommes dit qu'il serait bien qu'elle joue un morceau en rapport avec le thème du film. Cela m'a donc obligé à composer, en amont du tournage, le matériau musical du film, pour qu'elle puisse en jouer une variation. Un challenge supplémentaire...

Dans ce genre de film, quels sont les pièges à éviter ?

Ce serait peut-être de composer une musique qui serait en équation systématique avec l'époque à laquelle l'histoire se déroule. L'exercice de style qui consiste à faire un morceau «à la manière de» Berlioz ou Bizet devient vite un stéréotype, alors qu'ici, nous nous sommes parfois autorisés un style post-romantique, pastoral ou élégiaque et à d'autres moments, comme dans la grotte du Taoumé où l'on passe de la résonance d'une flûte «a cappella» à un grand orchestre, nous faisons appel à des accords beaucoup plus riches, et des techniques d'écriture plus modernes mêlées à des percussions ethniques. Il faut se laisser la liberté de sauter des époques, surtout lorsqu'il s'agit de servir un récit intemporel.

Ensuite, il faut savoir trouver un équilibre entre les moments où la musique est très présente et ceux où elle s'efface, mais le dosage se trouve grâce à l'instinct, au ressenti et non par un savant calcul.

Pour ce film, j'ai composé une sorte de suite symphonique à la manière d'une ouverture d'opéra interprétée par 80 musiciens de l'Orchestre National d'Ile-de-France.

Mais, dans cette ouverture, il y avait plusieurs phases : les phases intimistes au plus près des sentiments des personnages - que je joue seul au piano ou accompagné de quelques cordes très légères et sobres - et des élans lyriques qui apportent une largeur et accompagnent l'aspect spectaculaire des collines et des aventures de Marcel. Or, on passe de l'un à l'autre de manière progressive : c'est après avoir été introduite progressivement par petites touches que «la Valse des secrets» peut se déployer de manière plus symphonique.

Au final, qu'est-ce qu'une musique de film réussie ?

C'est une musique qui, avant toute chose, sert le film. Elle doit avoir un ADN commun de manière à ne faire qu'un avec lui et à ne pouvoir être associé à aucun autre. Mais, de mon point de vue, une musique de film réussie est aussi celle que l'on prendra plaisir à écouter seule et qui perpétue le souvenir de l'œuvre. C'est en tout cas ce que j'ai pu apprécier chez les compositeurs qui m'ont donné envie de faire ce métier : pouvoir reprendre au piano leurs morceaux et retrouver, sans aucun artifice, le parfum du film.





DÉCOUVREZ L'EXPOSITION DU FILM *LE TEMPS DES SECRETS*
À LA FRICHE LA BELLE DE MAI À MARSEILLE **DU 12 MARS AU 5 JUIN**
POUR EN SAVOIR PLUS : WWW.LAFRICHE.ORG

LISTE

Artistique

LÉO CAMPION
GUILLAUME DE TONQUÉDEC
MÉLANIE DOUTEY
FRANCOIS-XAVIER DEMAISON
ANNE CHARRIER
BAPTISTE NEGREL
LUCIE LOSTE BERSSET

MARCEL
JOSEPH
AUGUSTINE
ONCLES JULES
TANTE ROSE
LILI
ISABELLE

AVEC LA PARTICIPATION DE
MICHEL VUILLERMOZ *de la Comedie Francaise*
OLIVIA CÔTE
OCTAVE CHARRIER

LOÏS DE MONTMAJOUR
MADAME DE MONTMAJOUR
PAUL



LISTE *Technique*

RÉALISATION	CHRISTOPHE BARRATIER
SCÉNARIO	CHRISTOPHE BARRATIER
D'APRÈS L'ŒUVRE DE	MARCEL PAGNOL
COLLABORATION A L'ÉCRITURE	LAURENT TURNER
MUSIQUE	PHILIPPE ROMBI
IMAGE	JÉRÔME ALMERAS
SON	THOMAS GASTINEL
	ÉDOUARD MORIN
	DANIEL SOBRINO
COSTUMES	MAHÉMITI DEREGNAUCOURT
DECORS	EMILE GHIGO
MAQUILLAGE	VALÉRIE TRANIER
COIFFURE	CATHY VIDAL JABES
MONTAGE	YVES DESCHAMPS & CHRYSTEL ALÉPÉE
CASTING	SYLVIE BROCHERE ET SOPHIE BLANCHOUIN
DIRECTEUR DE PRODUCTION	BERNARD BOLZINGER
COORDINATEUR DE POST PRODUCTION	GUILLAUME PARENT
PRODUCTION	LIONCEAU FILMS
	PATHE FILMS
PRODUCTRICE	HÉLÈNE CASES
ASSISTANT DE PRODUCTION	LOÏC LEMEUNIER
CO-PRODUCTEURS	ARDAVAN SAFAEE ET MARIE DE CENIVAL
CO-PRODUCTION	FRANCE 3 CINEMA
AVEC LA PARTICIPATION DE	OCS, CANAL+, FRANCE TELEVISIONS
AVEC LE SOUTIEN DE	LA REGION PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR
EN PARTENARIAT AVEC	LE CNC
EN ASSOCIATION AVEC	COFINOVA 17
	INDEFILMS 9
	CINEMAGE 15
	SG IMAGE 2019
DISTRIBUTION	PATHE FILMS
VENTES INTERNATIONALES	PATHE INTERNATIONAL